

Positions : (26) Désirer

Idéer, c'est désirer. Ainsi je parle et je dis ce qui vient (*i. e.*, au fond, ce que je désire — et pas uniquement ce que je désire dire). Mais cela peut ne pas tenir à mon gré.¹ Alors je corrige en parlant encore. Et de même en écrivant, et la rature y joue son rôle. Mais, Lacan le dit bien, c'est « rature d'aucune trace qui soit d'avant ». Aussi bien, dire des bêtises est essentiel — sachant que la bêtise se corrige, comme le lapsus ou l'acte manqué. Et de même elle désigne et raconte l'inconscient. Alors le manque qui procède au désir et du désir est ce qui pousse à dire — et il se corrige d'un autre manque, pas d'un plein. C'est pourquoi j'associe, comme le fait Lacan, le sujet à l'Autre, chacun barré par l'autre (le sujet par l'Autre et l'Autre par le sujet), selon l'enlacement de deux tores. Un manque supplée l'autre : c'est récursif dans cet entre-deux. Lacan en fait le ressort de la séparation.² Le désir de l'un est la demande de l'autre et inversement. L'on passe ainsi du fantasme à la pulsion, et de l'Autre, *via* l'objet *a*, à l'Un, imprédictivement. Passer ici suit le trajet conceptuel qui/que schématise le cercle diagonal (asphérique) qui conjoint, précisément par son unicité, les deux tores enlacés. Aussi le désir est-il bien, même topologiquement, indestructible et source de répétition.

Désirer soutient exister : du symbolique radical au réel qui le définit d'un parcours (qu'aujourd'hui je dis rotationnel, à définir en retour le champ du réel depuis le flux de la parole). Désirer est même, encore plus directement, exister : le dur désir de durer... dans son existence. Lacan, comme souvent, l'aborde par la discordance : ne pas céder, quant à la forclusion d'un céder. Ne pas céder sur son désir, dit-il. Le soutenir, le tenir, pour tenir encore. (Voir Position 34.)

C'est surtout, je pense, que le désir assoit la pulsion du côté de l'extension — en rapport au réel qu'il met en place comme référent à la jouissance (*Lust*) et non tant à la réalité qui semble donner quelque matière au désir au risque de l'éteindre. Car la matière n'a d'intérêt que de falsifier (et non d'assurer falsidique) le désir : on ne désire qu'un manque. Gavé, il n'y a plus à désirer. Mais parler implique désirer (d(es)ire(r) : il y a du *Es* là-dedans — mais autrement qu'il n'y a du *rat* dans *Socrate*). Et cela prend une circonvolution complexe : je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que... c'est pas ça. Lacan l'écrit :

$F(x, y, f(x, y, \varphi(x, y)))$.

Pour moi, cela souligne par une λ -définition (Kleene, Church) ce qui persiste de fonction dans désirer qui ne se réduit pas à l'objet du désir — aussi ratable³ que celui de la pulsion ou celui de la jouissance.

¹ Ambiguïté : ou cela ne dépend pas de mon gré, ou cela, selon mon gré, ne tient pas en soi.

² J. Lacan, *Les quatre concepts...*, texte établi, Seuil, p. 195 : « Un manque recouvre l'autre [...]. »

³ Voir précisément l'Homme aux rats. (Étymologiquement : rat → rater.)

De là désirer est imprédictif : on désire ce qui est prédictif, mais c'est toujours depuis une place narcissique en tant que réursive. Aussi, puisque l'imprédictivité est asphérique (et dialectise intension et extensions dans les deux sens), le désir lie sujet de la signifiante et objets signifiants (et inversement), car il n'y a d'objets recevables comme tels (*annehmen* → *angenehm*) que présentant un intérêt pour le sujet — dans ce sens, mais c'est réversif : des objets dans lesquels le sujet place son intérêt. Pas d'objet qui ne soit d'une façon ou d'une autre désiré, c'est-à-dire pas d'objet qui ne soit signifiant et donc imprédictif (sous sa prédictivité), sauf en cas de psychose, individuelle ou sociale, quand l'objet prend une pleine position prédictive.

Il m'importe de parler, parce que je me soutiens (j'existe) en parlant : je désire parler pour me désirer parler. Je me désire parler pour exister au travers de cette parole.

En fait le désir spécifie ce que la parole a de réversif. Car l'on ne saurait parler seul.